

— Et demain, ne nous verrons-nous point à la grand'messe de Notre-Dame ? Ma femme nous y a fait retenir deux chaises dans le chœur. L'abbé *** doit y officier.

— Demain, nous sommes invités au concert de M^{me} ***. L'Alboni doit y chanter, et ma femme serait désolée de ne point l'entendre.

— Bals, concerts... ah ! mon pauvre Paul, quel nom donner au changement ?

— Sermons, grand'messe !... hé, mon cher oncle, comment qualifier ?

— Mon Dieu ! mes chers amis et parens, dit Gaston qui s'approcha en souriant, nous connaissions au collège un jeu où les adversaires, séparés en deux camps, cherchent respectivement à faire passer dans le leur un champion du parti opposé. La partie gagnée, chacun change de camp. Je crois, messieurs, que vous avez joué aux barres !

JULES ROSTAING.

LES CHASSEURS DU RIFF.

LÉGENDE DU MAROC.

Mellem-Hamed avait étendu nos tapis sous l'épais feuillage d'un *kharrob*, ou caroubier. Nous commençâmes à faire disparaître avec rapidité les melons-d'eau et les raisins qui étaient placés devant nous.

— Vous avez, dis-je à l'un de nos hôtes, beaucoup de lions dans la contrée d'*Akkalaya*. Il doit être dangereux, en ce district, de voyager pendant la nuit ?

— Il est rare qu'ils attaquent l'homme quand ils ne sont pas provoqués, répondit mon interlocuteur, vieil habitant des montagnes du Riff. Je me suis souvent trouvé seul en face de lions ; ils se sont arrêtés et m'ont regardé. En ces rencontres, un homme n'a pas de plus sage parti à prendre que de continuer son chemin sans paraître apercevoir l'animal. De son côté, il s'éloigne alors presque toujours d'un pas calme et paisible : le meilleur conseil que je puisse vous donner au cas où vous rencontriez un lion, c'est de suivre votre route avec tout le sang-froid qu'il vous sera possible de garder. Jusqu'à ce que la *jaune crinière* soit hors de vue ou bien ait cessé de surveiller vos mouvemens. Prenez alors une autre direction, et précipitez votre marche, de peur que le lion, ayant remarqué le chemin que vous suiviez d'abord, n'ait

pris l'avance et n'ait été vous attendre au passage, ce qu'il fait souvent avec la ruse et l'hyppocrisie d'un chat. Vous pourriez avoir de la peine, en ce cas, à échapper à sa férocité ou à sa faim.

Cet avis me rappela l'histoire de ce vieux pair d'Angleterre, à qui l'on demandait ce qu'il avait fait, en rencontrant dans le Strand un lion échappé d'Exeter-Change.

— Ce que j'ai fait ? répondit-il avec un grand sang-froid, j'ai pris un fiacre.

Toutefois, je jugeai bon de noter, dans ma mémoire, l'avis du montagnard à barbe grise, pour le suivre en temps et lieu. Dans les montagnes du Riff, on chasse souvent le lion. Chaque homme est armé d'un fusil, d'un couteau et de trois ou quatre pieux à pointes de fer. On creuse des trous de quatre pieds de profondeur, et d'une largeur suffisante pour que chaque chasseur puisse s'y coucher. Les pieux sont placés au fond, une extrémité dans le sable et l'autre, c'est-à-dire celle qui est revêtue de fer, légèrement inclinée en avant. On établit ces fosses sur les traces du lion, et les hommes y prennent leurs postes comme pour la chasse au sanglier. Les batteurs font alors un grand bruit de tambours, de cris et d'armes à feu.

Lorsque le lion se sent atteint, il s'élançait généralement sur celui qu'il a blessé. Le chasseur se tapit au fond de son trou, et le lion tombe sur les pieux. On l'achève alors à coups de couteau.

Ayant demandé au vieux Rifféen s'il était très dangereux de chasser le lion sans avoir recours aux pieux ferrés, il répliqua :

— Oui, chrétien, c'est très dangereux. Vous tenez alors votre vie dans votre main tout ouverte. Je me souviens, continua-t-il, que le fils du sheik de notre village revint un soir, traînant une peau de lion qu'il déposa aux pieds de son père. Il montra le trou par lequel la balle avait pénétré dans la cervelle, et raconta que, s'étant trouvé seul, face à face avec l'animal, il l'avait tué d'un coup de fusil.

— Mon fils, dit le sheik, avec quel doigt avez-vous lâché la détente ?

Le jeune homme montra son index.

— Emparez-vous de lui et liez-le, dit le père ; et, tirant son couteau, il ajouta : « Je vais vous couper ce doigt, mon fils, afin que vous vous souveniez, à l'avenir, que vous ne devez jamais attaquer un lion quand vous êtes seul. Car je ne voudrais pas vous perdre, mon enfant, pour mille, non, pour dix mille peaux de lions. »

En vain les assistans le supplièrent-ils d'épargner son fils, qui se tenait debout, calme et obéissant : bien que de grosses larmes roulassent sur les joues bronzées du sheik, le doigt du jeune chasseur fut coupé.

— Avec l'aide de Dieu, et du prophète de Dieu, dit Hadj, l'un de mes compagnons de voyage, un bon tireur bien armé, ne craint pas la rencontre d'une *jaune-crinière*. Vous connaissez le sheik Mohamed, ô fils de l'Angleterre. Savez-vous comment il a mérité le titre de sheik des tireurs ?

— Non, répondis-je, et je serais bien aise de l'apprendre.

— Le sheik Mohamed, reprit Hadj, est né à Tanger-Balia. Son père, qui exerçait la profession de charbonnier, mourut au moment où la barbe, commençant à pousser sur le visage du jeune Mohamed, montrait qu'il venait d'arriver à la virilité. A son lit de mort, il fit venir son fils et lui parla en ces termes : « Mon enfant, je n'ai à vous donner rien autre chose que ma bénédiction et le fusil de mes pères : il est à vous maintenant, et dans une bonne cause, il ne vous fera jamais défaut. Je vous recommande, mon fils, au Dieu éternel, à Mohamed, le prophète de Dieu, et à Sidi-Bouaza, qui a toujours été le saint patron de notre famille, et je vous ordonne, par dessus toute chose, de visiter immédiatement sa tombe dans la forêt de Manura. Que ni les hommes, ni les animaux ne vous intimident et ne vous empêchent d'exécuter ce pieux voyage, et la protection de Sidi-Bouaza s'étendra sur vous comme sur tous les descendans de la famille de Bitiways. »

Il avait à peine achevé ces paroles qu'arriva sa dernière heure. Mohamed, après lui avoir fermé les yeux, l'enterra avant le coucher du soleil. Le lendemain, il se leva de grand matin ; il prit le fusil de son père, l'examina et le trouva en bon état ; puis, en fils soumis qu'il était, il réfléchit aux paroles qu'avait prononcées le mourant, et, il jura, par l'âme de ses ancêtres, qu'il ferait ce qu'il lui avait été ordonné. En conséquence, il commença immédiatement les préparatifs de son voyage, remplissant un sac de pain et de raisins, et ceignant ses vêtemens autour de ses reins. Ensuite il partit pour le sanctuaire de Sidi-Bouaza, qui est situé dans la vaste forêt de Manura, à cinq journées au sud de Tanger.

Lorsqu'il prit congé de ses amis, ceux-ci l'avertirent des périls qu'il aurait à courir en traversant des districts infestés de voleurs et d'animaux féroces, spécialement de lions qui étaient en grand nombre dans la forêt de Manura. Mohamed les remercia de leurs avis, mais déclara qu'il était déterminé à accomplir son pèlerinage au tombeau de Bouaza, ajoutant qu'il se fiait à la protection du saint, pour se tirer heureusement des mauvais pas. Dieu le favorisa durant son voyage, et il atteignit les abords de la forêt dans la soirée du quatrième jour. Comme la nuit venait rapidement, le jeune pèlerin chercha dans les branches d'un arbre touffu un refuge et un lieu de repos.

Terribles furent les hurlemens des bêtes fauves sous ses pieds. Les rugissemens des lions ébranlaient la terre, et c'est un son, ô chrétien ! qui est fait pour porter la terreur dans le cœur de l'homme le plus courageux. Lorsque le jour parut, Mohamed, descendant de son arbre, examina avec soin l'amorce de son fusil qu'il avait chargé à balle, et il s'assura que le long couteau passé à sa ceinture sortait facilement de la gaine. Puis il reprit sa route. Il marcha jusqu'à l'heure où le soleil ayant franchi la moitié du demi-cercle qu'il parcourt dans le ciel, indiquait le moment de la prière. Mohamed s'arrêta et fit ses prostrations sur le bord d'un ruisseau. Après avoir adressé au Seigneur une prière fervente pour échapper au péril, il poursuivit son dangereux voyage. Chemin faisant il réfléchissait aux avertissemens qu'on lui avait donnés touchant les lions et les autres bêtes féroces, et il se disait qu'il avait eu, la nuit précédente, des preuves effrayantes de la présence de ces animaux. Au milieu de ces pensées, tout son être fut agité d'un frémissement subit ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et la pâleur de la crainte se répandit sur son visage.

— O Sidi-Bouaza ! s'écria-t-il, j'ai mis toute ma confiance en vous. Est-ce un avertissement que vous m'envoyez ? Oui, je le vois, déjà votre fidèle serviteur est en présence d'un ennemi.

Il avait à peine fini de parler, qu'il entendit

un froissement de feuilles et de branches annonçant l'approche de quelque animal de grande taille. En effet, à trente pas en avant, un lion de haute stature parut sur le chemin, et fixa sur le voyageur un regard irrité. Mohamed s'arrêta court, tremblant de tous ses membres; mais bientôt, reprenant courage, il adressa au lion l'allocution suivante :

— Sultan redouté des forêts, je suis un pauvre homme allant en pèlerinage au tombeau de Sidi-Bouaza—que Dieu ait pitié de son âme.—Laisse-moi passer. On dit partout que les lions sont généreux et braves. Je le crois, et je suis d'ailleurs inoffensif et sans mauvais desseins.

Après avoir entendu ces paroles, le lion secoua sa crinière, comme pour indiquer qu'il était satisfait, et, se tournant d'un autre côté, il s'éloigna du voyageur.

— Dieu soit loué! s'écria Mohamed, on a raison de dire que le lion est un intelligent et sage animal.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que le lion s'arrêta et fit volte-face. Le roi des animaux fixa de nouveau le pèlerin, et commença à battre ses flancs de sa queue. Mohamed se hâta de lui adresser de nouveau un discours propre à le calmer.

— O schériff à la jeune crinière, dit-il, ne crois pas que j'aie rien dit contre toi. Je me suis borné à te remercier de ce que tu as eu pitié d'une créature de Dieu. Je n'ai jamais pensé ni dit que tu t'enfuyais; je sais que tu es brave et que tu ne crains aucune créature vivante.

A ces mots le lion cessa de fouetter ses flancs avec sa queue, et se détourna; cependant il se tint encore sur le chemin que suivait Mohamed. Le jeune homme, marchant avec précaution et aussi lentement que possible, murmura une ou deux prières, ayant soin de parler très bas, de peur d'irriter le lion; mais l'animal ne lui laissa pas le temps de terminer ses oraisons, car tout-à-coup il s'arrêta pour la troisième fois, il abaissa sa tête sur ses pattes de devant, tandis que ses yeux lançaient des éclairs, et que sa queue recommençait à s'agiter avec une excitation de plus en plus vive.

— Que veut dire ceci? s'écria alors Mohamed, appuyant la crosse du fusil à son épaule, et se tenant prêt à tout événement; sommes-nous décidément ennemis? Sache, ô lion! que je t'ai adressé de bonnes paroles, mais sache aussi que je suis un homme, et, comme tel, supérieur à tous les animaux de la terre.

Le lion fit entendre un rugissement de défi, et s'élança; mais le voyageur l'avait visé d'un œil fermé et sûr; il fit feu, et le monstre roula à ses pieds. La balle avait traversé le front et pénétré dans la cervelle.

— Mon père m'avait dit, s'écria Mohamed victorieux, que dans une bonne cause ce fusil ne

me ferait jamais défaut. Sidi-Bouaza m'a préparé une rude épreuve, mais il n'a pas oublié a famille de Bittwys.

Le jeune homme continua son voyage. A chaque froissement de feuilles, il s'attendait à voir paraître quelque animal terrible. Mais Dieu le favorisa, et il arriva sans autre mauvaise rencontre en vue du tombeau de son saint patron. Otant alors ses souliers, il s'avança avec respect vers cette terre sanctifiée. En approchant, il aperçut une troupe nombreuse de chasseurs dont les longs fusils brillaient au travers des arbres, dans le voisinage du sanctuaire. Le plus âgé de la bande, faisant quelques pas à sa rencontre, lui adressa la parole en ces termes:

— O étranger! je vois que vous venez de loin! où sont vos compagnons?

Mohamed montra son fusil.

— Eh quoi! s'écria le vieux chasseur, voulez-vous dire que vous êtes venu seul ici? Impossible! Les lions hantent la forêt. Les dangers de toute espèce y assiègent les enfants des hommes. Nous sommes nombreux, et nous n'avons pu atteindre la tombe de Sidi-Bouaza sans tuer des lions. Dites-nous la vérité, ô étranger! que nous puissions vous écouter et vous comprendre.

— Je suis de Tanger, répondit Mohamed, je suis seul. J'ai rencontré un lion, je l'ai tué. Je suis venu faire mes dévotions au tombeau du saint et demain je retourne à la maison de mes pères.

— Si ce que vous dites est vrai, dit un des chasseurs, montrez-nous le cadavre du lion que vous avez tué.

Mohamed ne répondit pas, mais il prit le chemin de l'endroit où gisait le sultan de la forêt. Les chasseurs examinèrent pendant quelque temps la tête du lion, puis ils embrassèrent Mohamed et le nommèrent scheik. Chacun d'eux se dépouilla d'une partie de son vêtement en sa faveur; quelques-uns même lui donnèrent de l'argent. Le jeune pèlerin, comblé de leurs faveurs, les accompagna dans leur village, qui était situé à deux journées de route de la tombe du saint. Depuis ce temps, Mohamed est resté scheik; il a parcouru tout l'empire, apprenant aux jeunes gens à devenir bons tireurs. Sa réputation a grandi chaque jour, et s'est étendue au loin; sa bourse s'est remplie d'or. Il est ensuite retourné au pays de ses ancêtres, et il a pris une femme. A partir de cette époque, Mohamed n'a pas cessé de vivre heureux en réfléchissant aux dernières paroles de son père et au pouvoir de Sidi-Bouaza.

— Les lions exercent ils de grands ravages parmi vos bestiaux? demandai-je à mon compagnon de voyage, après lui avoir fait compliment de son histoire.

— Il leur arrive quelquefois, répondit-il,

d'enlever tantôt un mouton, tantôt une génisse, lorsque ces animaux s'écartent du troupeau. Cependant, quoique nous menions nos bestiaux dans les bois pendant l'hiver, il est rare que nous fassions quelque perte. Durant la nuit, les troupeaux, instruits par leur instinct à prévoir les attaques du lion, se forment d'eux-mêmes en cercle. Au centre se placent les vaches et les veaux; les bœufs sont rangés à l'entour, et les taureaux, à quelques pas en avant, font sentinelle. Quand un des bœufs entend ou éventa un lion, il fait grand bruit en frappant du pied. Les autres bœufs, qui connaissent ce signal, se lèvent, et se formant en ligne, ils chargent tous ensemble et à toute vitesse le lion dans son fort, et le décident ordinairement à se retirer devant l'attaque de si formidables assaillans. On a vu des bœufs percer un lion de leurs cornes et le mettre à mort. Le lion fait sa proie principalement des gazelles et des sangliers. Mais quand il a affaire à l'un de ces derniers animaux, il est souvent obligé de lui livrer bataille. Les pères des défenses (1), quand ils ont acquis de l'expérience et qu'ils sont parvenus à toute leur croissance et à la plénitude de leurs forces, soutiennent contre les lions de terribles luttes; souvent même ils l'emportent sur leur puissant adversaire.

— Je puis vous en fournir la preuve, ô fils de l'Angleterre, s'écria l'habitant du Riff, si vous voulez écouter le court récit d'une scène nocturne dont j'ai eu le rare bonheur d'être le témoin dans ma jeunesse.

Cette annonce fit succéder un silence général aux conversations des convives, et le vétérinaire, après avoir parcouru de l'œil notre cercle avec un air de dignité imposante et d'importance considérable, commença en ces termes:

— Ceci est l'histoire du sanglier et des deux lions:

Dans les jours de ma jeunesse, alors qu'une noire moustache se dessinait sur ma lèvre où vous voyez maintenant cette barbe blanchie par l'âge, je passais rarement une nuit dans la hutte de mon père. Je sortais avec mon fusil et j'allais me mettre à l'affût des animaux sauvages qui hantaient une forêt voisine. Une nuit, au clair de lune, je m'étais posté sur le sommet d'un rocher élevé au pied duquel coulait une source et s'étendait un petit étang marécageux. C'était un lieu favorable pour surprendre les sangliers qui, la nuit, venaient boire et chercher leur nourriture autour du marais.

Déjà la lune avait traversé la moitié de l'hémisphère céleste et, fatigué d'une longue attente, j'étais tombé en un demi-sommeil, lorsque je fus éveillé en sursaut par ce bruit de branches brisées et de feuilles froissées que produit le gros gibier en traversant les halliers. Je

levai la tête avec précaution et j'eus le temps d'examiner l'amorce de mon fusil, avant que l'animal entrât dans la clairière. Il s'arrêta avant de sortir du couvert et parut écouter; bientôt, à son grognement je reconnus un sanglier.

C'était une bête monstrueuse, et je ne pus m'empêcher de tressaillir quand elle entra d'un pas majestueux et puissant dans le marais. Du haut de mon rocher je pus voir alors, à la clarté de la lune, que ses soies étaient blanchies par l'âge et que ses défenses brillaient comme de l'acier poli au milieu de l'obscurité dont il était entouré. Je mis mon fusil en arrêt pour être prêt au moment où il s'approcherait de la source. Après avoir aiguisé l'ivoire de ses défenses, il commença à fouiller la terre avec son groin. Mais il semblait ne pas avoir l'esprit tranquille; on eût dit qu'il sentait l'approche d'un ennemi, et, de moment en moment, relevant son museau, il interrogeait l'air avec ses narines. Je m'étonnais de ce mouvement, car la brise venant d'un côté opposé au poste que j'avais pris, je ne pouvais pas être l'objet de l'inquiétude du sanglier.

Bientôt pourtant mon attention fut attirée par un léger bruit qui se fit près des bords du marais. Le sanglier devint évidemment inquiet et je l'entendis dire d'une voix claire et distincte — car vous savez, chrétien, que les sangliers ont été des hommes autrefois:

— «J'espère qu'il n'y a pas ici de trahison.»

Il répéta ces mots deux ou trois fois, puis il recommença à fouiller la terre marécageuse. De mon côté je m'efforçais de pénétrer d'un regard perçant l'obscurité qui enveloppait l'endroit d'où était parti le bruit étrange que j'avais entendu; et je crus entrevoir la tête sévère et le commencement de la crinière flottante d'un lion qui, couché sur ses pattes de devant, semblait suivre tous les mouvements du sanglier. Je distinguai alors les yeux du majestueux animal qui brillaient dans le fourré comme des charbons ardents. Enfin, je le vis s'approcher comme un chat qui va s'élaner. Le sanglier cependant continuait à prendre sa nourriture, mais il avait les soies hérissées et, de temps à autre, il marmottait des mots que je ne pouvais entendre.

Le lion avait rampé jusqu'à la distance de vingt pieds environ, mais il était encore caché par les joncs qui croissaient dans le marais. J'attendis l'événement en retenant mon haleine, et, bien que je fusse moi-même à l'abri du danger, j'éprouvais la plus vive anxiété pendant le début de cette scène.

Le sanglier leva la tête de nouveau et se tourna du côté du lion. Je m'imaginai voir ses yeux qui étincelaient se fixer sur son ennemi. Un instant après, le lion s'élança et fut reçu par le sanglier, qui s'était dressé sur ses jambes de derrière. Il me sembla que je distinguais les coups qu'il portait avec ses défenses, tandis que

(1) Nom donné aux sangliers.

les deux combattans roulaient ensemble sur le terrain. Penché sur le bord du rocher, j'avais les regards tendus vers le lieu du combat pour en connaître le résultat. A ma grande surprise, le sanglier était encore sur ses jambes, et, reculant de quelques pas en arrière, il chargea à son tour son ennemi étendu sur le flanc. Les bois retentirent alors d'un long hurlement que poussa le lion, et auquel répondirent dans le lointain les cris sinistres des chacals. Par deux fois le sanglier, en état de rage, revint à la charge, et il ne se retira qu'après avoir enfoui son groin dans les entrailles de son adversaire.

Le sang coulait des flancs du sanglier, mais ses soies restaient hérissées, et, quand je l'examinai, au moment de sa victoire sur le sultan de la forêt, il me sembla que son corps grandissait à vue d'œil et prenait des proportions énormes.

— Dieu est grand ! m'écriai-je, tandis qu'un frisson mortel parcourait tout mon être ; le sanglier va bientôt m'atteindre sur mon rocher. En disant ces mots, je me précipitai la face contre terre, en murmurant la formule sacrée : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mohamed est son prophète. »

Aussitôt, je sentis renaître mon courage, et je regardai de nouveau. Le sanglier avait repris ses proportions ordinaires, et il était en train d'étancher sa soif dans le bassin de la source. Je saisis mon fusil ; mais la réflexion m'arrêta et je me dis à moi-même :

— Pourquoi le tuerais-je ? il ne me sera d'aucune utilité ; il s'est bravement battu et il me laisse une peau de lion. C'est peut-être un djinn (1).

En conséquence je posai mon arme à mon côté, n'ayant plus d'autre pensée que d'attendre le jour. Le sanglier s'était éloigné de la source, et il avait recommencé à barboter dans le marais, quand un nouveau bruit de branches et de feuilles réveilla mon attention.

J'aperçus alors la tête sans crinière d'une lionne qui regardait avec autant de surprise que d'horreur le corps privé de vie de son maître et seigneur.

(1) Mauvais génie.

— Eh quoi ! dit le sanglier à voix basse, encore de la trahison !

— Dieu est grand ! s'écria de son côté la lionne ; mais ce sanglier me paiera cela. Eh quoi ! un porc ! un infidèle ! tuer un lion ! Un coup de griffe et c'en sera fait de lui.

En disant ces mots, elle s'avança hardiment. Le sanglier, préparé à l'attaque, grinçait des dents avec fureur. La lionne s'arrêta brusquement, et rentra sous le couvert du bois. Je pus l'entendre dire :

— O Dieu ! très miséricordieux créateur ! quel énorme sanglier ! quel infidèle ! quel chrétien de porceau !

— Puisse Dieu brûler votre trisaïeul, dans le feu éternel, dit le sanglier.

En entendant une telle créature prononcer cette malédiction contre son ancêtre, la lionne se retourna, et, en agitant sa queue avec fureur, elle répondit d'une voix qui éveilla tous les échos dans les profondeurs du bois :

« Dieu seul est victorieux ! »

Le sanglier creusa la terre de son pied, et grinça des dents de nouveau avec rage. Ses soies, rouges de son sang et dures comme du bois se hérissèrent encore ; puis, baissant la tête, il fondit aveuglément contre la lionne, qui, faisant un saut de côté, évita le terrible choc. En ce moment la lune se voila d'un nuage ; mais j'entendis chaque coup de la patte puissante, chaque atteinte des redoutables défenses. A part le bruit du combat, un silence de mort régnait dans la forêt. Le nuage passa, et la lune, éclairant de nouveau la voûte céleste et répandant ses rayons sur la terre, je vis la lionne, une patte de devant sur le cadavre du sanglier. Je braquai aussitôt mon fusil et je visai l'animal à la tête. Son dernier moment était venu.

Quand le jour parut, je descendis du rocher. La lionne avait encore la griffe enfoncée dans la carcasse du sanglier, mais ses nombreuses blessures attestaient la courageuse défense de sa victime. Le lion et la lionne étaient les plus beaux animaux que j'aie jamais vus, et l'œuvre de cette étrange nuit me rapporta un bon profit.

L'histoire du sanglier et des deux lions étant achevée, je donnai le signal du départ et nous reprîmes notre route.

FIN

